

Delphine LECASTEL et Loïc MARIE

EMMENE-MOI AVEC TOI

roman

(Extrait)

© éditions du Masque d'Or, 2024 – tous droits réservés

1

La mère de Juliette préparait le dîner, pendant que cette dernière s'attelait à mettre la table. Cette tâche domestique, que bon nombre d'entre nous qualifieraient d'anodine, devint la pire de toutes. Juliette déposait délicatement les couverts autour des quatre assiettes qu'elle venait de placer sur la table à manger, quand le téléphone sonna. Investie dans sa mission, elle ne fit pas attention à ce détail qui allait pourtant à jamais changer le cours de leur vie. Ce fut lorsque sa mère se mit à hurler de toutes ses forces que Juliette comprit qu'elle ne tenait plus qu'à un fil, devenue aussi fragile qu'un verre qui se brise en mille morceaux après s'être écrasé sur le sol. Elle fonça dans la cuisine où sa mère s'était effondrée par terre. Le combiné toujours dans les mains, elle ne cessait de répéter un lancinant *pourquoi*. Elle pleurait très bruyamment, le regard vide, l'air hagard. Elle finit par dire à sa fille que sa sœur Anastasie avait eu un accident. Son père, averti par le service d'urgences médicales, avait accouru aussi vite qu'il avait pu, mais il était déjà trop tard. Le cœur de sa petite cadette avait cessé de battre juste avant que son père n'ait eu le temps de la serrer une dernière fois dans ses bras. L'heure du décès fut constatée à 19h08. Une heure fantomatique.

Juliette entendit dire que, lorsqu'un membre de sa famille mourait, on pouvait le ressentir, encore plus quand un lien particulier vous rattachait à lui, celui de la jumeauté. Elle constata avec rancœur qu'il n'en était rien. Elle n'avait absolument rien senti !

La colère n'avait pas tardé à s'emparer d'elle. Jusqu'à son dernier souffle, elle regretterait de ne pas avoir pu éviter ce drame.

Anastasie n'avait pas souffert, selon les affirmations du médecin légiste. Le choc avait été tel, qu'elle n'avait pu que sombrer dans le coma avant de rendre son dernier souffle.

Selon les témoignages, elle traversait la rue après s'être engagée sur le passage piéton, quand une voiture qui venait de griller le feu déboula à toute vitesse. Elle percuta de plein fouet

Anastasie, ne lui laissant aucune chance de survie. Son corps fut expulsé à une distance équivalente à celle d'un immeuble de quatre étages, puis retomba violemment sur le bitume comme une vulgaire marionnette articulée.

Cette année funeste marqua au fer rouge le début d'une nouvelle vie. Juliette venait d'avoir trente ans, soit quatorze ans de moins qu'aujourd'hui, elle se rappelait pourtant ce drame comme si c'était hier. Des cauchemars inextinguibles l'aidaient à ne rien oublier de cette journée d'automne macabre. Le 18 novembre 2009 devint à tout jamais la bête noire de leur calendrier.



Les années passèrent et chacun fit son deuil à sa façon. Mais cette famille, pourtant pleine de vie, ne retrouva jamais le sourire. Le père se tut dans un silence de mort et la mère avait abandonné tout espoir de ressouder sa famille d'antan.

De son côté, Juliette, dont les remords n'avaient pas disparu au fil des ans, poursuivit de prestigieuses études d'archéologie. Comme si déterrer les morts lui permettrait d'enfouir son propre deuil. C'était surtout pour elle le moyen de s'extirper de sa condition, de cette maison et de cette famille qu'elle ne reconnaissait plus. Juliette savait que la fuite n'était jamais la solution aux problèmes, qu'un jour ou l'autre elle devrait faire face à ses démons. Pour l'heure, l'aventure et le dépaysement lui procuraient un bien fou. Un bien-être fragile, elle en avait conscience. Car, comme pour sauvegarder le peu de beaux souvenirs qu'il lui restait, son subconscient avait sciemment décidé que les horreurs qui avaient subitement assombri son passé seraient bannies, les transformant, avec les années, en d'indolores sentiments refoulés.

C'est un énième cauchemar qui réveilla Juliette. Un de ces nombreux rêves obscurs qui vous attirent dans les entrailles du songe, là où la frontière de la réalité disparaît sans laisser de trace. Il lui fallait alors un effort de volonté immense pour remonter à la surface, se défaire de la glu qui la maintenait dans l'ombre du sommeil. Cette fois-ci, son cauchemar avait un goût étrange, un goût palpable. Comme s'il était prémonitoire. Sa famille était en danger. Elle le ressentait au plus profond de ses tripes. En sueur, elle bondit de son lit de camp et s'habilla promptement. Affolée, Juliette n'avait prévenu personne. Elle quitta son chantier archéologique au Pérou, direction Paris. Elle devait savoir si ses parents allaient bien... Durant le voyage, le mauvais pressentiment ne l'abandonnait pas, s'agrippait à elle telle une entité voulant posséder sa proie, la vider de tout espoir. Que trouverait-elle en arrivant chez elle ? Se sentirait-elle idiote d'avoir traversé la moitié du globe pour un cauchemar ou ses craintes seraient-elles avérées ?



Le ciel était gris, lorsque Juliette franchit le seuil d'une maisonnette dans la commune de Thiais. Un ciel menaçant, qui s'apprêtait à exploser en symbiose parfaite avec l'arrivée d'une mauvaise nouvelle. Juliette en frémit. En ouvrant le portail de la petite maison de quartier, Juliette aperçu celle qu'elle cherchait, une femme d'un certain âge. Elle jardinait. Accroupie, elle broyait la terre comme une acharnée.

– Bonjour, Madame Lebrun.

Madame Lebrun détourna la tête en entendant la voix s'élever derrière elle.

– Juliette !

Madame Lebrun était surprise. Elle n'avait pas revu Juliette depuis plusieurs années. Elle se leva, retira ses gants et se dirigea vers Juliette l'air grave. Elle était la voisine et une amie des Duciel. C'était une femme au regard bienveillant, inspirant une profonde bonté intérieure et un sourire toujours délicat. Un sourire qui avait illuminé plusieurs fois la vie de Juliette et épongé mille de ses tristesses les plus sombres. Mais à cet instant, il était empli de mélancolie et de désolation.

– Savez-vous où je peux trouver ma mère ? Ma clé ne rentre pas dans la serrure et je tombe sans cesse sur son répondeur. Cela fait plus de deux heures que je l'attends ! Papa non plus ne répond pas, sa ligne est d'ailleurs en dérangement. Peut-être a-t-il perdu son téléphone...

– Tu n'as pas appris la nouvelle ?

– De quelle nouvelle parlez-vous ?

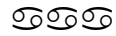
Madame Lebrun avait été la baby-sitter de Juliette et Anastasie. Elle avait donc été extrêmement meurtrie par la mort de la cadette. Personne ne lui avait jamais demandé si ce drame l'avait affectée et comment elle se sentait. D'autant que Madame Lebrun avait aimé Anastasie comme sa propre fille et l'avait choyée avec un amour protecteur. À cette pensée, Juliette se sentit mal et promit d'en discuter avec elle, une fois qu'elle aurait compris ce que Madame Lebrun entendait par « *Tu n'as pas appris la nouvelle ?* ».

– Mais voyons, ta mère a déménagé quelques jours seulement après le décès de ton père !

– Qu'est-ce que vous racontez ? dit Juliette les yeux exorbités.

– C'est bien vrai malheureusement, j'étais à l'enterrement ! Nous étions d'ailleurs très surpris de ne pas t'y voir, mais ta mère nous a dit que tu étais injoignable, sûrement coincée sur un de tes chantiers archéologiques !

– C'était le cas effectivement, mais elle m'aurait laissé un message, envoyé un mail, un télégramme, n'importe quoi ! Il est impossible qu'elle ne m'ait pas prévenue !



Juliette partit en direction de la maison de ses parents, confuse et en colère. Il fallait qu'elle en ait le cœur net ! Elle saisit un gros caillou dans le bassin à poissons, qui, à son grand étonnement, était vide, et se dirigea vers la porte vitrée qui donnait sur le jardin. Elle jeta la masse de pierre avec hargne. Les carreaux de la porte se brisèrent en mille éclats de verre. Elle déverrouilla la porte, puis la poussa violemment.

Tous les stores étaient fermés. Seule cette porte vitrée laissait entrer la lumière couchante du soleil. Juliette s'habitua peu à peu au manque de lumière, distinguant petit à petit les recoins de cette maison d'enfance que sa mémoire n'avait pas oubliée. En face d'elle se tenaient les colonnes du jardin d'hiver dans lequel sa mère collectionnait ses plantes exotiques. Il avait été dévalisé ! Des traînées de terre ainsi que quelques branches, vestiges de leurs existences, jonchaient le sol.

Madame Lebrun disait-elle vrai ? Était-il possible que sa mère ne lui ait rien dit ? Pire, qu'elle soit partie sans laisser de traces ? Elle n'en croyait pas ses yeux ! Son cœur battait à tout rompre, elle était en état de choc ! Mais que s'était-il passé ?



La mairie s'apprêtait à fermer ses portes. Juliette sauta de la voiture de Madame Lebrun qui avait gentiment accepté de l'accompagner. Elle lui demanda néanmoins de l'attendre, devant affronter cette épreuve seule.

Juliette entra dans le hall. L'hôtesse d'accueil étant déjà partie, elle se mit à la recherche d'un quelconque employé. Elle déambulait dans les couloirs, agitée, pressée qu'une personne daigne se montrer afin de répondre à ses questions. Il y avait dans la course de Juliette une inquiétude qui rendait ses pas désordonnés et son attitude maladroite. Au bout de quelques minutes, elle croisa une femme au teint diaphane et à l'allure défaite. Elle tentait de le dissimuler mais il était évident qu'elle venait de pleurer. Juliette entreprit de l'interpeller. Quel que soit le malheur qui la frappait, il fallait absolument qu'elle parle à quelqu'un qui pourrait la renseigner. Elle lui indiqua le service décès, service duquel elle sortait. Juliette se sentit sottée et affreusement gênée. Elle finit par sortir un minuscule *merci*, suivi d'un *je suis désolée*, avec ce ton compatissant dont personne n'avait rien à faire dans un moment de douleur aussi intense. Comme si cela pouvait alléger la peine que l'on ressentait. Elle était bien placée pour le savoir... Son interlocutrice n'eut pas besoin d'émettre le moindre son. Son regard, qui en disait long, l'incita à passer son chemin et à la laisser continuer le sien.

Arrivée au bout du couloir, Juliette aperçut une silhouette qui était sur le point de mettre son manteau. Elle accéléra le pas, il était impensable qu'elle rate le coche. Elle se planta devant l'employée du service *État-Civil*. Celle-ci sursauta instantanément et ne tarda pas à frémir de peur. Peut-être avait-elle le visage d'un *serial killer* ? En cet instant, sûrement ! Rien en elle ne laissait présager quelque chose de normal, les yeux révulsés, l'air offusqué, la bouche ouverte, prête à vociférer, elle était en totale ébullition. Après l'avoir longuement observée, elle lui adressa enfin la parole.

– Que faites-vous là ? Notre service est fermé.

– Je vous en prie, il faut que vous m'aidiez ! Je viens tout juste d'arriver en France, j'étais à l'étranger, et je viens d'apprendre le décès de mon père alors que personne ne m'a avertie ! Dites-moi qu'il s'agit d'une erreur ! S'il vous plaît !

– Calmez-vous, Mademoiselle, je vais essayer d'en savoir plus !

L'employée de Mairie rouvrit la porte de son bureau et invita Juliette à s'installer.

– Asseyez-vous et respirez un bon coup !

Elle ralluma son ordinateur et, pendant que celui-ci se mettait en route, posa son long trench

beige au porte-manteau.

– Donnez-moi le nom et le prénom de votre père.

– Duciel Aimé ! Il vit à Thiais avec ma mère !

– 34, rue des moulins ?

– Oui, c'est ça ! acquiesça Juliette apeurée.

– J'espère me tromper, mais j'ai effectivement un acte de décès à ce nom et à cette adresse, Mademoiselle Duciel.

– Qu'est-ce que vous dites ? Mais ce n'est pas possible ! De quand date cet acte ?

– Du 14 juin 2024, il y a trois bonnes semaines déjà !

– Je ne vous crois pas ! Comment mon père peut-il être mort sans que personne ne m'ait prévenue, c'est inimaginable !

– Comme vous le disiez, vous étiez à l'étranger, et il aura été impossible de vous joindre. Ce n'est pas une nouvelle qu'on laisse sur un répondeur...

– Quelle est la date de naissance de cet Aimé Duciel ? Avez-vous une photo ?

– Nous ne détenons jamais de photo. En revanche, si je me réfère à l'acte de décès, il avait soixante-quatre ans et était né à Marigny près de Saint-Lô, le 7 octobre 1960.

Juliette n'arrivait pas à y croire, il s'agissait bien de lui ! Anéantie, elle s'effondra en larmes, et s'avachit sur le bureau. Sophie Lagrange, affectée au service *État-Civil* de la mairie de Thiais depuis maintenant huit ans, était habituée à ce genre de réactions. Comme avec tant d'autres, elle tenta de la soutenir, bien qu'elle se doutât qu'en cet instant rien ne pouvait reconforter la jeune femme devant elle.

Juliette n'avait plus la force de se relever. L'employée de mairie l'aidait à tenir sur ses jambes, lorsqu'elles entendirent la voix de Madame Lebrun qui l'appelait au loin. Au bord de la crise d'angoisse, elle avait fini par pénétrer dans la mairie et était partie à sa recherche. Sophie Lagrange cria à son tour pour lui indiquer dans quelle direction se diriger. Quelques minutes plus tard, Juliette se retrouva dans la voiture. Elle entendit Madame Lebrun dire merci à son interlocutrice dont le capital empathie était illimité alors qu'elle lui tendait le funeste acte de décès. Lorsque Madame Lebrun se mit au volant, Juliette ne put s'empêcher de le lui arracher des mains. Elle se laissa faire, rassurée de voir que cette dernière était enfin sortie de son mutisme. Sur la route, les mots écrits sur l'acte se mirent à gondoler à toute vitesse. Sa vision se fit de plus en plus trouble, elle transpira à grosses gouttes. Madame Lebrun s'arrêta. Juliette peinait à distinguer ses paroles. *Qu'est-ce qui ne va pas Juliette ? Tu te sens mal ? Réponds-moi !*

Elle sombra dans le néant.

**Lisez la suite dans *Emmène-moi avec toi***

**En vente sur ce site**